



ANITA MOLINERO, *Sans titre*,  
polypropylène, acier chromé, système  
électrique, 2012



GUIDETTE CARBONELL,  
*Spirale Logarithmique*, tapisserie, 1971



GYAN PANCHAL, *Sans titre*,  
argile-poudre de toner-Cartouche  
de toner-fusin, 2010



PAUL ARMAND GETTE, *Le Loukoum rose d'Aziyadé*, pâte de verre, 2005/2006

ALBERT GLEIZES, *Sans Titre*,  
crayon de couleur sur papier, 1945





OSCAR TUAZON, 1690 1768 1742,  
papier Colle, 2008

ALIGHIERO E. BOETTI, *De bouche*  
à oreille n°54/100, n°42/100 et n°16/100,  
tapisserie sur toile tendue sur panneau



CLAUDE VIALLAT, *Sans titre n°165*,  
acrylique sur fragment de drap à carreaux,  
2007

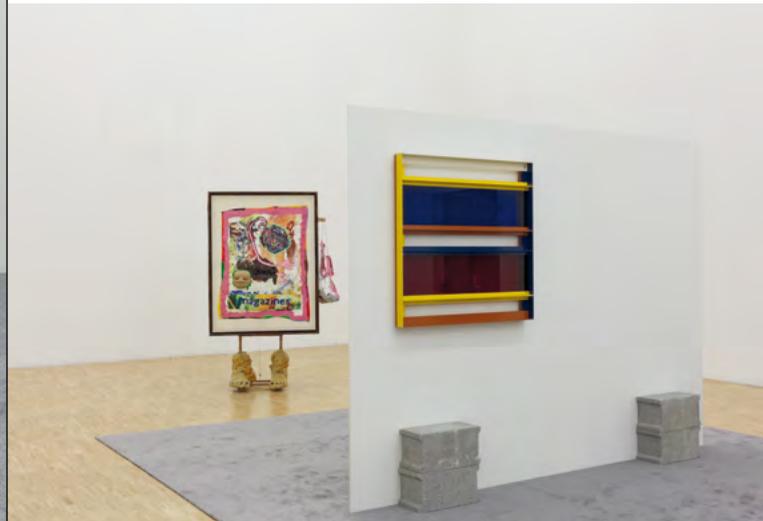


JIMMIE DURHAM, *Carta canta*,  
technique mixte, 2007



LIAM GILLICK, *Focus development*,  
aluminium et plexiglas, 2012

EMMANUELLE LAINÉ, *Extra Balle*,  
résine Elastomère, 2004

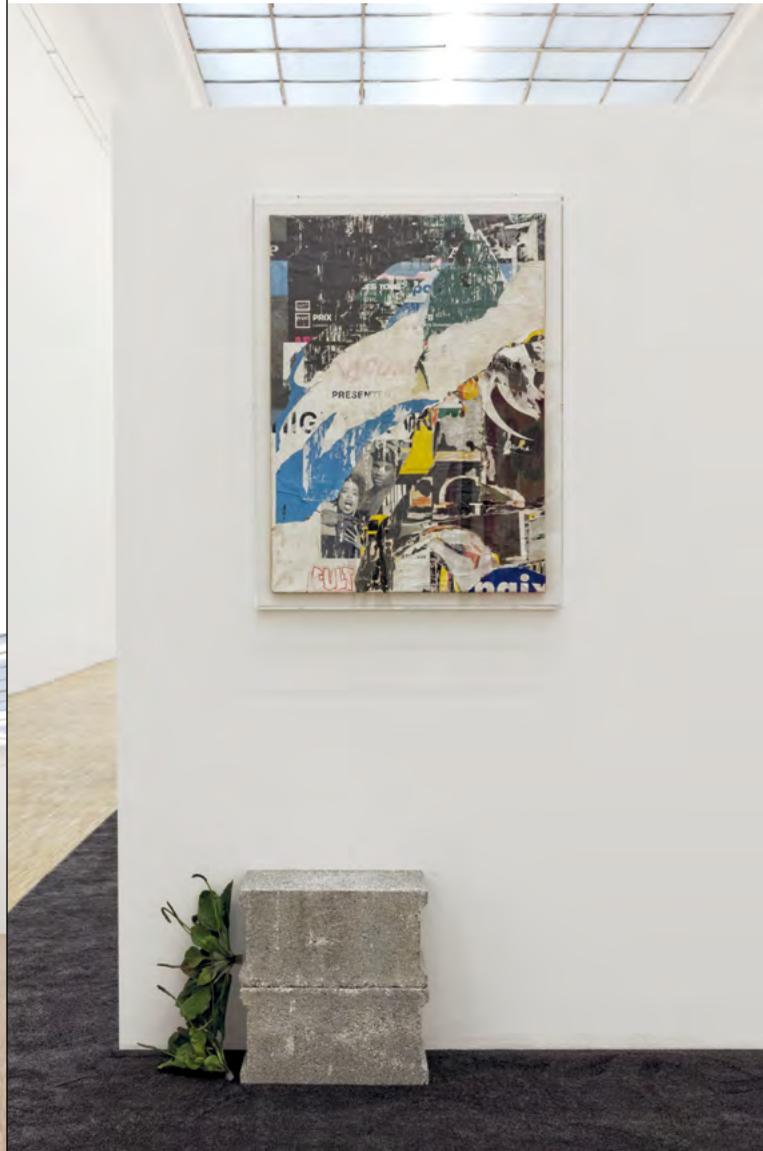


JUSTIN LIEBERMAN, *Collage with display stand and magazine holder*,  
papier, toile sur chassis, métal, 2007



JACQUES VILLEGLE, *Lille rue d'Amiens*,  
affiches lacérées marouflées sur toile, 1991

TONY MATELLI, *Weed 80-08*,  
bronze, 2008



TOUTE PREMIÈRE FOIS, une sélection  
d'œuvres de la collection Colette Tornier.



Provoquer le début d'une collection est toujours le fruit de plusieurs conjonctures. La région Rhône-Alpes comprend quelques-unes des importantes collections françaises d'art contemporain, c'est dans ce contexte et avec l'accompagnement de quelques amis que Colette Tornier a commencé, il y a 10 ans, sa collection. Depuis toujours, le collectionneur tient une place importante dans la vie d'une scène artistique, il est l'un des maillons qui envisage, discute et agence une histoire de l'art qui est en train de se faire. Chacun d'entre eux fait le choix de donner une direction à ses acquisitions, Colette Tornier revendique le fait de vouloir construire sa collection instinctivement, au coup de cœur. Mais ce sont des traces précieuses de la création contemporaine et des fluctuations de goûts qui traversent une époque que l'on découvre en la consultant. C'est en travaillant ce contexte que les étudiantes de la 25<sup>e</sup> session de l'École du MAGASIN ont proposé une hypothèse de vie commune des œuvres, en mettant à nu certains fils rares qui pouvaient se tisser entre des pièces de la collection.

*Toute première fois* est le fruit de la rencontre entre trois curatrices et une collection, envisagée par sa propriétaire sous l'ordre du sensible et du spontané. L'exposition présente pour la première fois une sélection d'œuvres de la collection de Colette Tornier. Des œuvres généralement conservées dans ses différentes demeures qui font office d'espace d'expositions.

Elles évoluent dans un contexte hétéroclite se mouvant entre art contemporain et objets décoratifs. Partant du fait que les œuvres de la collection bénéficient d'un contexte différent de l'exposition ou de l'atelier, on peut penser qu'elles font partie du rythme de vie de sa propriétaire.

L'exposition proposée dans la galerie de l'ÉSAD • Grenoble opère un glissement du lieu originel de la collection à celui de la galerie, en travaillant sur les dimensions de cette dernière, elle recrée un espace intime, personnel. Ce dispositif permet de rejouer l'idée d'un espace proche de l'habitation. C'est en définissant un espace plus réduit, en changeant le revêtement du sol et l'échelle des structures d'accrochage que les repères du visiteur sont changés. Ces choix viennent jouer avec l'idée de déconstruire un espace domestique.

Les structures accueillant les œuvres ont été pensées pour segmenter un espace défini par une moquette. L'architecture mise en place provoque différentes circulations dans la galerie, la taille des murs de petite échelle permet de créer un environnement plus réduit autour des œuvres et du visiteur. Le dispositif se veut autosuffisant, avec par exemple ses parpaings qui grâce à leur tension, soutiennent les plaques de bois, mais font aussi office de socles.

En faisant le choix de ne pas utiliser les murs de la galerie, mais d'installer un espace dans l'espace, l'exposition propose au visiteur une scénographie intuitive, qui induit un mouvement et une relation à

échelle humaine avec les pièces exposées.

*Toute première fois* s'est déroulée du 5.12.2015 au 18.12.2015 dans la galerie de l'ÉSAD • Grenoble.

Elle présentait des œuvres de :  
Jonathan Binet, Alighiero E.Boetti, Jimmie Durham, Paul Armand Gette, Liam Gillick, Albert Gleizes, Guidette Carbonell, Emmanuelle Lainé, Justin Lieberman, Tony Matelli, Anita Molinero, Gyan Panchal, Oscar Tuazon, Claude Viallat, Jacques Villeglé.

Disons que nous sommes locataires.  
Locataires pour une courte durée d'une galerie et d'une collection. Vivre un lieu, se l'approprier, y créer sa propre histoire, tout en acceptant le caractère éphémère de la situation, c'est peut-être là le commun du locataire et du commissaire

CARTA CANTA .STENDAHL (LE NOIR ET LE ROUGE).

C'est donc par une preuve irréfutable que l'on pénètre la galerie.

L'espace se scinde en deux parties, la galerie et au centre un habitacle démesurément petit. Un inter-espace qui semble reproduire un appartement, comme ceux que l'on peut parfois trouver dans les musées pour témoigner de l'origine d'une donation.

Le sol trahissait l'âge du bâtiment sur lequel nous étions tombés ce jour-là, mais on n'aurait pu vraiment dire si l'aspect ancien avait été renforcé ou amoindri. Une chose transparaissait pourtant, c'était la mesure dans laquelle l'aspect d'un plancher tel que celui-ci, provenait d'un moment historique où la structure d'un lieu devait s'interpréter comme indépendante de sa décoration, une époque où les gens admettaient la différence entre ce qui fait un bâtiment et ce qu'on lui ajoute. Admettons que ce qui nous intéresse c'est ce qu'on lui ajoute. Au sol, vous marchez sur 15 mètres de *Merveille*®, la marche est ralentie.

Quatre murs fébriles ont été dressés, aidés dans leur maintien par des rangs de blocs de béton, peut-être la rencontre d'une sémiotique de l'exposition et de la construction. On constate au sol des traces régulières d'usure qui bordent les murs de la galerie, vous commencez par faire le tour du tapis par l'extérieur, au sol sur votre droite un objet sphérique, une version de saturne qui aurait été amputée de son anneau, y est posé.

On dit qu'il faut se méfier de l'eau qui dort, si par une démangeaison quelconque il vous venait à l'esprit de soulever cet objet et de le lancer, vous pourriez détruire la totalité de l'exposition. Plus loin, vous passez un segment de mur et arrivez dans un espace dépouillé. Sur la gauche, une sculpture donne cette impression abjecte de se tenir sur deux chevilles capitonnées de cellulite, aux extrémités des ongles mal peints, elle porte dans un filet des éditions dépassées de la revue Vogue, à la volée, vous entendez votre voisin raconter que l'artiste aurait déclaré « Mon travail est un lieu où le capitalisme vient pour mourir », il y a autour de vous le simulacre d'une société mise sur pause avec ses affiches publicitaires déchirées et ses mauvaises herbes figées dans le bronze.

Face à vous, un carré de pâte de verre qui contient plus de drames humains qu'il n'y paraît, une histoire d'amour byzantine qui côtoie comme un prolongement de l'espace de l'exposition une longue tapisserie: spirale logarithmique, soit une

forme qui s'auto-produit et s'agrandit sur son propre format. Un dessin au crayon, semble étrangement représenter un plan abstrait du lieu dans lequel vous vous mouvez. Ce sentiment de la simplicité des formes, la symbolique des matériaux on le vit dans la construction de l'espace; mais on la retrouve aussi dans ces deux versions d'un toner d'imprimantes, un positif fait d'un objet manufacturé et son négatif en argile recouvert de la poudre contenue dans le premier objet, un jeu sur les matériaux industriels, leur histoire, leur technique.

Vous quittez l'exposition en passant devant une lumière d'urgence qui semble brûler. Chacune des pièces présentes ici contient une dimension cachée, la curiosité hagarde d'une connaissance propre aux champs de recherche des artistes. *Toute première fois* c'est une façon de goûter, de trouver son plaisir sans s'embarrasser d'un jugement de valeur. Le but: la jouissance, le cynisme, la malice: purs artifices.

Ce texte a été composé en faisant appel à des éléments de vocabulaire présents dans: *Aziyadé*, Pierre Loti 1879, *L'île de la discussion – Le Grand Centre de Conférence*, Liam Gillick; *De bouche à Oreille*, Alighiero E.Boetti, 1993; Justin Lieberman, *The Corrector's Custom Pre-Fab House*, 2015 et *Notes on camp*, Suzanne Sontag, 1964.

TOUTE PREMIÈRE FOIS, une sélection d'œuvres de la collection Colette Tornier.

L'exposition a été réalisée dans le cadre du partenariat pédagogique entre l'ÉSAD • Grenoble • Valence et l'École du MAGASIN-CNAC.

Elle a reçu le soutien de : Valence Romans Sud Rhône-Alpes, Grenoble-Alpes Métropole, Département de la Drôme, Département de l'Isère, Région Auvergne-Rhône-Alpes, Ministère de la Culture et de la Communication – DRAC Rhône-Alpes.

Commissariat : Chen Ben Chetrit, Georgia René-Worms, Armance Rougiron. Membres de la Session 25 de l'École du MAGASIN.

Textes : Chen Ben Chetrit, Georgia René-Worms, Armance Rougiron.

Montage : Séverine Gorlier, Géraldine Michel, Gilles Domenget, Hafid Belkhadra.

Médiation : Cindy Bannani, Victor Brustet, Julie Pourchet.

Remerciements : Jacques Norigeon, Inge Linder-Gaillard et toute l'équipe de L'ÉSAD. Toute l'équipe du MAGASIN, Centre National d'Art Contemporain de Grenoble. Ainsi que les membres de la session 25 de l'École du MAGASIN Laura Caraballo, Eleonora Castagna, Chloé Curci, Giulia Pagnetti.

Photographe : Eric Tabuchi.

Conception graphique : Syndicat.

Impression : Print 24, 500 exemplaires.